

PARIS

Darío Villalba

Galerie Poggi / 15 décembre 2023 - 3 février 2024

C'est au moyen de la photographie, utilisée comme support pictural, que l'artiste espagnol Darío Villalba (1939-2017) a su construire, dès les années 1960, une esthétique personnelle somme toute radicale à laquelle la galerie Poggi rend hommage pour la première fois en France. Comptant parmi les artistes espagnols les plus en lien avec la scène artistique internationale de la seconde moitié du 20^e siècle, ce fils de diplomate a pu en effet, très tôt, s'émanciper des forces idéologiques et répressives à l'œuvre sous le régime de Franco, traçant alors une trajectoire cosmopolite effectuée en dehors des frontières de la péninsule ibérique. En 1957, Villalba

rejoint ainsi l'atelier d'André Lhote à Paris avant de s'installer en 1962 aux États-Unis où il assiste à la naissance du pop art américain. Cinq ans plus tard, il retourne en Europe, à Londres cette fois-ci, où, tout en multipliant les expositions, il puise dans l'environnement urbain, grande source d'inspiration. Surtout, il initie une série formée autour de figures humaines solitaires, photographiées avant d'être « encapsulées » dans de grandes constructions en méthacrylate et plexiglas avec laquelle il acquiert, à la biennale de Venise de 1970, une reconnaissance internationale. Déployées dans de grands formats et semblant flotter dans leur prison, ces figures abstraites de tout

contexte demeurent alors esseulées : « Je cherchais les personnages les plus saturés, les plus limités, les plus au bord de l'abîme que je pouvais trouver », précisait ainsi l'artiste. Concentrant son regard sur les franges de la société – délinquants, laissés-pour-compte et autres abandonnés –, celui qui utilisait « le langage de la photographie comme un scalpel ou un outil » captait la cruauté, voire la folie, et transfigurait ses sujets au moyen de ces structures dont la transparence, semblable à celle d'une chrysalide, orchestrait violence et fragilité dans une parfaite équité.

Aux côtés d'un exemplaire tiré de ces célèbres *Encapsulados*, l'exposition présente un ensemble conséquent de *Documentos Básicos*, ces « documents de base » qui constituent une sorte de journal intime et visuel pouvant instruire la pratique de Villalba. Comptant en effet parmi les séries les plus emblématiques et les plus prolifiques de l'artiste, elle s'ordonne comme des suites séquencées où ses propres photographies, mêlées à d'autres images puisées dans les archives ou dans les magazines, sont soumises à une révision continue par un travail formel de peinture et de recadrage. Les manipulations, parfois agressives, imposées à cette iconographie – couches de peintures, traces de vernis – se déploient selon des logiques diverses et différents formats, suggérant alors une possible intrigue ou même l'esquisse d'une scène. Ici, un répertoire de poses, d'attitudes et de mouvements s'impose dans la stase d'un arrêt, les vues rapprochées sur les parties du corps paraissant redoubler leur frontalité : la condition humaine y est finalement mise à nue, dans toute sa vulnérabilité.

Maud de La Forterie

From the 1960s onwards, the Spanish artist Darío Villalba (1939-2017) used photography as a pictorial medium to develop a radical personal aesthetic, to which the Galerie Poggi is paying tribute for the first time in France. As one of the Spanish artists who was best connected to the international art scene in the second half of the twentieth century, this son of a diplomat was able to emancipate himself very early on from the ideological and repressive forces at work under Franco's regime, charting a cosmopolitan course that took him beyond the borders of the Iberian Peninsula. In 1957, Villalba joined André Lhote's studio in Paris before moving to the United States in 1962,

where he witnessed the birth of American pop art. Five years later, he returned to Europe, this time to London, where he drew great inspiration from the urban environment, as well as holding an increasing number of exhibitions. Above all, he began a series of solitary human figures, photographed before being "encapsulated" in large methacrylate and Plexiglas constructions, which won him international recognition at the 1970 Venice Biennale. Seeming to float in their imprisonment, abstracted from any context, these large-format figures remain solitary: "I was looking for the most saturated, most limited figures, those as close as possible to the edge of the abyss," the artist explained. Focusing on the fringes of society—the delinquents, the marginalised and the abandoned—the man who used "the language of photography like a scalpel or a tool" captured cruelty, even madness, and transfigured his subjects by means of structures whose chrysalis-like transparency orchestrated violence and fragility in perfect equity.

Alongside a copy of these famous *Encapsulados*, the exhibition presents a substantial group of *Documentos Básicos*, "basic documents" which constitute a kind of intimate visual diary that can serve as a guide to Villalba's practice. These documents, one of the artist's most emblematic and prolific series, are arranged as sequential series in which his own photographs, combined with other images taken from archives or magazines, are continually revised through the formal process of painting and reframing. The sometimes aggressive manipulations imposed on this iconography—layers of paint, traces of varnish—are deployed according to different logics and in different formats, suggesting a possible plot or even the outline of a scene. Here, a repertoire of poses, attitudes and movements is imposed in the stasis of a pause, the close-up views of body parts seeming to intensify their frontality: the human condition is ultimately laid bare, in all its vulnerability.

Darío Villalba. *La Espera Blanca*. 1993. Construction tridimensionnelle, huile, émulsion photographique, aluminium et méthacrylate *three-dimensional construction, oil, photographic emulsion, alu and methacrylate*. 253 x 182 x 179 cm



PARIS

Vincent Dulom. Du temps à l'autre

Galerie etc. / 30 novembre 2023 - 28 janvier 2024

Déliçates et contemplatives, les œuvres de Vincent Dulom (France, 1965) invitent le regard à une expérience physique et méditative où la notion de perception, loin de se limiter aux méandres restreints de la seule observation, se prolonge et se propage dans le fertile creuset des sensations. Sur toile ou papier, des formes sphériques et colorées naissent et s'accordent au vibrato d'ombres pulsées, happant l'œil dans le domaine du vertigineux où la peinture, toute empreinte de fluidité, se met en mouvement et semble alors véritablement flotter, osciller, respirer. Elle s'incarne dans un halo lumineux, diffus et coloré, qui s'ouvre sur une étendue ouverte, insaisissable, illimitée, tant sa continuation paraît supplanter sa possible extinction en dehors du support. La partition paradigmatique traditionnellement établie entre l'ombre et la lumière se retrouve comme abolie, si bien que leur mutuelle entente s'épanouit dans des variations infinies au sein d'une surface qui se densifie et s'illumine par endroits avant de disparaître dans un dernier évanouissement. Les forces à l'œuvre affirment ainsi leur interdépendance et leur nécessaire recours : l'incandescence précède l'évanescence, l'apparition s'intensifie dans la dissipation tandis que l'éblouissement effleure de près l'aveuglement.

Vincent Dulom se méfie ainsi des vérités figées, des idées préconçues, des préjugés vite avancés et ses

œuvres semblent alors mues par des énergies non pas contradictoires mais bel et bien scellées dans leur polarité. C'est ensemble que ces dernières cohabitent et se répondent sans pour autant jamais se confondre : plongées dans un état gazeux et éthéré défiant le sentiment de gravité, les surfaces ne sont ici marquées par aucun point d'intensité et entretiennent avec les éléments qui les animent un rapport de parfait équilibre. Car si les œuvres affirment de prime abord leur présence physique, quasi-objectale, c'est pour ensuite entraîner le regard dans un autre espace, un autre instant, un autre temps, plus vaste cette fois-ci. L'intangible se manifeste alors dans tout le champ sensible d'une matérialité mouvante et sublimée, détachée de tout sentiment d'immédiateté.

Renonçant à la composition, Vincent Dulom laisse en effet libre cours au pouvoir de fascination de l'abstraction, lequel prend corps dans la distance et dans la retenue, dans un retrait du geste empreint de respect humble à l'égard de son médium. Ses œuvres sont ainsi produites par un dépôt de pigments, unique et régulier, opéré au moyen mécanisé d'une imprimante. Leur poudroie-

Vincent Dulom. *Du temps à l'autre*. Vue de l'exposition *exhibition view galerie etc.*, Paris, 2023-24. (© V. Dulom; Court. etc.)



ment serré féconde ainsi des contrées lisses aux contours estompés, lesquelles laissent la possibilité aux formes circulaires de rayonner tandis que leurs qualités solaires, si ce n'est atmosphériques, irradient l'espace au sein duquel elles prennent place. Sans limites, la peinture s'énonce alors comme une épiphany dont le fragile suspens ramasse en lui sa propre apparition tout comme son effacement.

Maud de la Forterie

Delicate and contemplative, the works of Vincent Dulom (France, b. 1965) involve the gaze in a physical and meditative experience in which the notion of perception, far from being limited to the restricted meanders of observation alone, extends and propagates in the fertile crucible of sensations. On canvas or paper, spherical, coloured forms are born and attuned to the vibrato of pulsating shadows, drawing the eye into the vertiginous realm in which the painting, imbued with fluidity, is set in motion and truly seems to float, oscillate and breathe. It is embodied in a luminous halo, diffuse and colourful, opening onto an elusive, unlimited expanse, its continuation seemingly supplanting its possible extinction outside of the substrate. The paradigmatic partition traditionally established between light and shadow is abolished, so that their mutual understanding blossoms into infinite variations within a surface that becomes denser and brighter in places before disappearing in a final blackout. The forces at work assert their interdependence and their necessary recourse: incan-

descence precedes evanescence, appearance intensifies in dissipation, while dazzlement comes close to blindness.

Vincent Dulom is wary of fixed truths, preconceived ideas and hasty prejudices, and his works seem to be driven by energies that are not contradictory, but positively sealed in their polarity. Together they coexist and respond to each other without ever blending together: plunged into a gaseous, ethereal state that defies the sense of gravity, the surfaces here are not marked by any point of intensity and maintain a relationship of perfect equity with the elements that animate them. If the works initially assert their physical, almost object-like presence, it is only to draw the viewer into another space, another moment, another, vaster time. The intangible then manifests itself throughout the sensitive field of a moving and sublimated materiality, detached from any sense of immediacy.

Renouncing composition, Vincent Dulom gives free rein to the fascinating power of abstraction, which takes shape in distance and restraint, in a withdrawal of the gesture imbued with a humble respect for his medium. His works are produced by a single, regular deposit of pigments, applied using a printer. Their tightly-packed powdering fertilises smooth lands with blurred contours, allowing the circular forms to glow, while their solar, not to say atmospheric qualities radiate through the space they find themselves in. Without limits, the painting becomes an epiphany whose fragile suspense embraces its own appearance as well as its erasure.